

"Par ces motifs, et sur le rapport du directeur de la justice et de la police, arrête :

"1° M. Charles Braichet est suspendu de l'exercice de ses fonctions de préfet du district de Porrentruy ;

"4° Les autorités civiles et militaires du district sont invitées à prêter main-forte à l'exécution des présentes ;

"5° L'enquête préliminaire ouverte contre M. Braichet sera poursuivie conformément aux lois, et nous sera soumise pour y être donné telles suites que de droit ;

"6° Le présent arrêté sera soumis à exécution aussitôt après sa réception, puis signifié au préfet par le commissaire du Gouvernement et publié en la forme usitée.

"Fait à Berne, le 28 juin 1850.

"Au nom du Conseil exécutif.

"Le vice-président : FISCHER.

"Le chancelier : A. WEYERMANN."

Cet arrêté a été accueilli par des acclamations universelles ; des salves d'artillerie y ont répondu pendant une journée entière, et les montagnes du Jura ont été couronnées de feux de joie.

Le châtiment a été aussi prompt qu'il est mérité ; mais il est loin d'être complet ; c'est maintenant aux tribunaux qu'il appartient d'achever ce qui a été commencé par le Gouvernement.

Il y a quatre ans que M. Braichet avait ramassé sa nomination de préfet dans la rue des rues, un jour de carnaval, en chassant son prédécesseur par une émeute ; il vient de subir la peine du talion qui lui a été infligée, non par une bande avinée, mais par un gouvernement juste et par la vindicte publique.

Il y a dans le Jura hernois de plus grands coupables encore, dont M. Braichet n'a été que l'instrument ; nous verrons aussi arriver pour eux le jour de la justice. Univers.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 16 AOUT 1850.

Messe du Rev. Père Flavians.

Il y a grand concours de catholiques à la Messe que le Rev. Père Flavians célèbre cette semaine, dans différentes Eglises de cette ville. Les cérémonies qu'il fait dans l'oblation de la SS. sacrifice, sont tout à fait nouvelles pour ce pays où jusqu'ici aucun prêtre de l'Orient n'a mis le pied. Nous croyons donc intéresser ces bons catholiques en leur donnant une courte explication des antiques cérémonies qui se déploient à leurs yeux, et qui leur paraîtront d'autant plus vénérables qu'ils en connaîtront mieux la mystérieuse signification. Il va suffire pour cela de leur dire un mot sur les Temples et les Autels, les vases sacrés, les prières et cérémonies de l'Eglise Orientale.

1° Des Temples et Autels. Les Eglises chez les Orientaux se divisent en cinq parties qui sont le Sanctuaire, le Chœur, le Pulpitre, la Nef et le Baptistère. Dans le Sanctuaire sont érigés deux Autels : un Petit, qui représente la Grotte de Bethléem, et sur lequel on dépose le Pain et le Vin du sacrifice ; et un Grand, qui représente le Golgotha au Calvaire, et où se célèbre la Messe. C'est dans ce Saint des Saints que tous les Prêtres assistants se tiennent, pour pouvoir célébrer avec celui qui est à l'Autel, comme font dans l'Eglise latine les Nouveaux Prêtres, le jour de leur ordination. — Le Chœur sert au reste du Clergé et aux Chantres. — Le Pulpitre est une Tribune, ou espèce de Jubé, où le Diacre va chanter l'Evangile ; et où le Prêtre va bénir le Peuple. C'est aussi là que se fait le sermon, et que se dit à la fin de la Messe, l'exercice que l'on appelle *Oratio anté cancellas*, parce qu'elle se dit devant la grille qui sépare le chœur de la Nef. La Nef est destinée aux Fidèles de l'un et de l'autre sexe, les hommes se tiennent devant et les femmes derrière : car il ne leur est pas permis de demeurer ensemble. Le Baptistère est une espèce de Portique ou Avant-Nef où les Pénitents et les Cathéchumènes as-

siétaient autrefois à la Messe, et qui, aujourd'hui sert à l'administration du baptême et à l'exposition des corps des Laïques, pendant les Obsèques.

Des vases sacrés et instruments bénits. Les vases sacrés sont le Calice et la Patène comme chez les Latins. Il y a de plus une Lance, qui sert à écorcher et couper le pain ; une Cuiller dont on fait usage pour la communion du précieux sang ; une Etoile d'argent qui se met sur la patène après la consécration, pour rappeler l'apparition de l'Etoile mystérieuse aux Rois Mages ; laquelle s'arrête sur l'étable de Bethléem. Au lieu de cloches bénites, qui sont défendues dans l'Empire Ottoman, l'on se sert pour commencer l'heure de l'office, d'une planche suspendue en l'air, que l'on frappe avec un maillet, ou d'une barre de fer dont on tire les sons à coups de marteau.

3° Des ornements sacerdotaux et linges sacrés. — Le Prêtre se munit pour le sacrifice 1° D'une ample Tunique brodée, qui est une espèce d'aube ; 2° D'une large Etoile d'or, toffe précieuse, qui lui sert d'étole ; 3° D'une magnifique Ceinture avec agrafes ciselées, qui tient lieu de cordon ; 4° D'une Manchette de deux tissus d'or ou d'argent, qui s'agrafe au poignet et remplace le maniple. 5° D'une Pièce de soie brodée et enivrée, qui s'appelle le Sacré Cœur, et qui s'applique sur le côté gauche du célébrant. 6° D'un grand et riche Mantenu, qui couvre tout le corps et descend à la mi-jambe ; lequel ressemble beaucoup à nos chapes. Les Lingés sacrés, sont 1° Le Corporal sur lequel sont peints les mystères de la Passion de Notre Seigneur ; 2° Le Purificatoire qui est une espèce de pilote de soie qui sert à purifier les vases sacrés ; 3° Le Voile, qui couvre le calice et la Patène et qui s'appelle le Suaire, en mémoire du Linceul avec lequel fut enseveli le corps de Notre Seigneur dans le tombeau.

4° Des prières et cérémonies. La Messe s'appelle chez les Orientaux : Liturgies. Le Missel dont se sert le R. P. Flavians fut imprimé à Rome en 1840, et renferme les Liturgies de St. Jean l'Evangéliste, de St. Basile le Grand et de St. Jean Chrysostôme. Car ces deux saints docteurs firent pour les Eglises d'Orient ce que fit pour celles d'Occident St. Grégoire Pape. Les uns et les autres recueillirent avec respect tous les Rites anciens en remontant jusqu'à ceux qu'avaient prescrits les Saints Apôtres. Cela suffit pour inspirer un profond respect pour toutes ces Liturgies.

Pour donner une idée générale des Liturgies Orientales, nous analysons, à l'aide de quelques explications du R. Père Flavians, celle de St. Basile, appelée *Anaphora* et traduite par André Naïus, au 16e siècle. Il sera facile d'y reconnaître notre Messe latine, malgré les différences qui existent entre les deux Rites.

La Messe commence par une prière que fait le Prêtre, pour la conversion de tous ceux qui sont nés hors du sein de l'Eglise catholique. Il salue le Peuple, en lui souhaitant paix et tranquillité. Le Diacre, représenté par le servent, lit l'Épître. Ceci rend raison pourquoi de servant de Liturgie a tant de choses à dire en assistant le Prêtre. L'Evangile se porte avec beaucoup de gravité : le Prêtre est au milieu de deux Clercs, portant deux flambeaux allumés, quand il le lit. Il l'expose à la vénération des Assistants. Tout cela est pour signifier que l'Evangile doit être prêché à toutes les nations ; et qu'il doit éclairer de sa vive lumière les peuples de l'Univers entier.

Le Diacre annonce au Prêtre qu'il doit se donner la paix. Puis, quand il y a deux Autels, comme on a vu plus haut, le Prêtre va processionnellement et en grande pompe chercher le pain et le vin, déposés sur le petit Autel. C'est pour rappeler aux fidèles que J. C., le vrai Pain de vie, est né à Bethléem qui, comme on le sait, veut dire *Maison du pain*. La Procession autour de l'Eglise signifie la vie du Sauveur ; et le Grand Autel représente le Calvaire où il s'immole pour l'amour des pécheurs.

Rendu à l'Autel, le Prêtre fait les oblations, prie pour les vivants et les morts, dit la Préface à la fin de laquelle il invite les Anges à chanter avec lui *Trisagion*. Il récite le Canon à voix basse, et l'élève à la Consécration. Puis il fait mention des mystères de J. C. et

le diacre invite le peuple à invoquer le St. Esprit, par lequel il descend sur les Fidèles et sur les dons, qui sont offerts à la Divine Majesté. Le Prêtre prie pour le Pape, les Evêques, les Prêtres, pour lui-même, pour les besoins publics, pour la paix et pour les bienfaiteurs de l'Eglise. Il fait mémoire de la Glorieuse Vierge Marie et de tous les Saints. Il prie de nouveau pour les Morts. Il rompt le pain sucré, et en met une particule dans le calice ; et, élevant l'autre portion sur la patène, il se tourne vers le peuple et la lui fait adorer. Le Diacre avertit de se préparer à la communion, disant la prière qu'on appelle *catholique*. Le prêtre dit l'Oraison Dominicale alternativement avec le peuple ; et après quelques autres prières, l'on fait la communion. La plupart de ces prières se récitent en chantant ; et le servant y répond sur le même ton qui est tout-à-fait monotone. — (A continuer.)

BULLETIN.

Appréciation des mesures législatives de la dernière session du parlement canadien. — Nos progrès en matière de gouvernement. — Conséquences du triomphe de l'administration sur la coalition des "clear-gits." — Particularités politiques. — Nouvelles de l'étranger.

Les derniers travaux législatifs du parlement canadien prouvent qu'il a fait autant que possible la part des intérêts et des besoins de la province. Il est d'ailleurs assez remarquable que les journaux les moins portés ou les moins habitués à rendre pleine justice au parti libéral, ne les déprécient pas. Nous croyons avec le *Transcript* que l'on n'a pas à se plaindre de la législature. S'il y a eu de longs discours, qui ont pesé beaucoup moins dans la balance du raisonnement que dans le plateau des dépenses inutiles ; si l'administration, à laquelle revient le mérite de plusieurs mesures importantes, devenues lois, ou de l'initiative de quelques autres qui arriveront à l'être, a dû surmonter les obstacles incessants que mettaient sur sa voie des adversaires animés de la seule ambition d'occasionner sa chute, il est heureux, du moins, que, toute résistance vaincue, l'on puisse dire que le peuple a bien d'être satisfait des résultats obtenus par les soins de ses mandataires.

S'il est vrai, comme l'observe un journal de cette ville, que nous arrivions à progresser dans l'art du gouvernement représentatif, nous sommes peut-être encore loin de ce rapport des chambres législatives de l'Union. Cependant le parlement du Canada a fait beaucoup en moins de trois mois, tandis que la presse des Etats-Unis n'en dit pas autant du Congrès qui vient de consumer huit à neuf mois à ne rien faire.

Le *Pack* de Bytown, dissertant à ce sujet, rappelle que "l'Annexion," mot auquel on ne croit déjà plus, a été rayée par le ministère du programme politique de l'opposition. De leur côté, les "clear gits" ont épuisé leurs dernières cartouches, et le retranchement est définitivement coté à sa véritable valeur économique. Il devrait suffire de tant de coûteux essais, de tant de vaines tentatives pour rallier tous les esprits au fonctionnement pratique de nos institutions, et toutes les volontés au bien-être actuel ainsi qu'aux ressources industrielles et agricoles de la province. De grandes théories font malheureusement oublier parfois ces lieux-communs qui tiennent cependant d'une manière invariable à l'existence matérielle d'un peuple.

Le *Montreal Gazette* donne comme des probabilités ses conjectures sur la retraite prochaine des principaux membres du cabinet, qui, selon elle, quitteront leur poste pour des offices de judicature. De tels renseignements doivent être livrés à la publicité quand ils ont quelque fondement ; mais s'ils n'ont d'autre base que des hypothèses plus ou moins imaginaires, que résulte-t-il de leur notoriété dans le sens des intérêts publics ? La presse a-t-elle pour mission de constater ce qui est, ou de supposer ce qui n'est pas ? — Toutefois, il y a quelque chose de mieux à anticiper sur l'avenir en faveur de la cause populaire : ce n'est ni le triomphe d'un plan annexionniste, ni le succès d'une ligne inconstitutionnelle : c'est de savoir quels hommes remplaceraient les ministres, s'il leur arrivait d'abandonner le pouvoir....

La semaine dernière (7), il a été question dans la chambre de la translation du siège du gouvernement. Une discussion s'éleva sur la durée de sa prolongation de séjour à Toronto. Par l'une des résolutions adoptées à cet égard l'an dernier, par la chambre, il est statué que le gouvernement résidera quatre années à Toronto et à Québec, alternativement. Une question à ce sujet ayant été incidemment posée à M. Baldwin, il déclara que les résolutions signifiaient son jugement que le Parlement ne demeurerait à Toronto que la durée de deux sessions seulement, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de 1851, et qu'ensuite il serait transféré à Québec pour quatre années. C'est ainsi que le *Toronto Patriot* rapporte cette particularité.

Le Président Fillmore a reçu avis d'une nouvelle tentative qui médite contre Cuba la part du général Lopez. Des mesures de surveillance ont été sur-le-champ adoptées.

Le cabinet américain est définitivement complété. Les hommes qui le composent sont cités avec éloge pour leur grande aptitude aux affaires.

Depuis quelque temps, il s'est opéré en France, au sein de la majorité de l'Assemblée, un mouvement inattendu dont on ne saurait calculer les conséquences. L'Assemblée ayant intenté un procès au journal le *Progrès*, organe de Louis-Napoléon, dans la personne de son gérant, pour écrits séditieux, l'a condamné à un maximum de l'amende, en faisant grâce au gérant, de toute peine personnelle, entendant par là formuler un avertissement au président de la république. Subéquemment, l'Assemblée décida qu'elle se prorogerait pour trois mois : elle nomma à cet effet, aux termes de la Constitution, une commission permanente chargée de la représenter pendant son absence, et de la convoquer au besoin. Cette nomination s'est faite sous l'influence d'un visible sentiment de défiance à l'égard du Président : on a écarté tous les candidats qui lui étaient agréables, pour ne le choisir que parmi ses adversaires politiques ou ceux qui lui sont personnellement hostiles. Le *Moniteur du Soir*, autre organe napoléonien, a fulminé dans deux articles véhéments, contre les membres de l'Assemblée, à propos de cette commission permanente ; nous en extrayons ce qui suit :

"Si vous êtes à l'Assemblée, à qui le devez-vous ? A l'influence du nom de Louis-Napoléon ? A l'influence de son patronage auprès des électeurs des campagnes. Est-ce que vous auriez en les soixante mille suffrages dont vous êtes si fiers, si le pays n'avait pas cru voir en vous, membres de la majorité des représentants dévoués au neveu de l'empereur ? Ou en serait d'ailleurs la France ? dans l'immense naufrage de la société, Louis-Napoléon Bonaparte ne s'était trouvé là avec le prestige de son nom pour vous servir de radeau, à vous, hommes d'ordre ?

"Sans le neveu de l'empereur qui vous a sauvés et que vous insultez, la France nagerait aujourd'hui en pleine démolition, et la Montagne, à laquelle vous vous muez contre lui, vous déporterait aux îles. Marquises ou vous couperait le cou sur la place de la révolution. Sans lui, vos rentes ne seraient pas remontées à 96 fr. : elles seraient retombées à 50 fr., descendues à 30 fr. peut-être. Vos maisons seraient vides, vos propriétés dépréciées, vos châteaux brûlés. Et, pour tout le bien qu'il vous a fait, pour tout le secours dont il vous a été, vous lui rendez une insulte ! Voilà votre reconnaissance. Ingrats, toujours ingrats ! Ingrats envers le peuple qui vous a élus ; ingrats envers la presse qui vous a soutenus, et que vous rejetez dédaigneusement après vous en être servis, comme un citron dont on a exprimé le jus ; ingrats envers le Président, qui vous a couronnés comme d'une égide contre la Montagne et le communisme ! L'ingratitude en France a toujours porté malheur, sachez-le bien !

"Depuis quelque temps, pas une question personnelle au président qui ne devienne pour l'Assemblée une occasion de lui témoigner sa malveillance. C'est avec un regret évident qu'elle a voté la dotation ; c'est avec un empressement passionné qu'elle a condamné le *Pouvoir*, dans la croyance qu'elle avait que cette condamnation passerait sur la tête du gérant de ce journal pour porter plus haut. Elle

qui devait fermer l'abîme des révolutions, la voici qui devient le flot des passions poussant la France vers tous les ténails et loin de tous les rivages. On dirait qu'elle se plaint à chercher, à provoquer un éclat, au risque de compromettre à ce jeu des partis le repos et l'avenir de notre malheureuse patrie.

"Un éclat ! Nous en faisons juge le pays. Si le Président limitait l'Assemblée, s'il apportait dans sa conduite envers elle autant de passion qu'elle en met dans son attitude envers lui, cet éclat ne serait-il pas déjà produit, ne se reproduirait-il pas demain ? Qui pourrait le blâmer de ressentir assez vivement l'injure qui lui est faite à lui, le neveu de l'empereur, à lui, l' élu de six millions de citoyens, pour se lever dans sa force et dans sa popularité contre les partis parlementaires qui semblent se faire un jeu de braver l'opinion publique, en insultant celui qu'entourent les sympathies du peuple ?

"Mais ne sont-ce pas justement ces sympathies qui vous irritent, vous, Montagnards, qui voyez vous échapper une influence que vous n'avez jamais employée qu'à faire le mal ; vous, légitimistes, qui courez après la popularité sans pouvoir jamais l'atteindre ; vous, orléanistes, qui n'aimez que les gouvernements qui vous gorgent de faveurs et de richesses. Cet amour des payans, ce dévouement des ouvriers, cet enthousiasme qu'exerce encore le souvenir de l'empereur Napoléon, toujours vivant au cœur des populations, n'est-ce pas là ce qui soulève vos ombrages, ce qui suscite vos jalousies ? Vous comprenez, vous sentez qu'il y a dans cet homme un fibre qui vibre à tous les cris de misère du peuple. N'est-ce pas là ce qui vous effraie et vous irrite, vous qui vous êtes crus si forts avec vos soixante mille voix, et qui vous trouvez si faibles en face de six millions de suffrages ?

"Ne craignez-vous pas que le peuple ne pense que c'est lui que vous avez voulu frapper dans son représentant ? Ne craignez-vous pas qu'il ne dise que vous avez voulu vous venger des paroles que le Président a prononcées à Saint-Quentin, lorsqu'il avouait que ses amis les plus sincères et les plus dévoués n'étaient pas dans les palais, mais dans les ateliers et dans les chaumières ? Ne craignez-vous pas, enfin, qu'il ne prenne l'injure pour son propre compte ? La France qui ne comprend rien à vos petits calculs et à vos petites passions, la France qui a su d'ordre et de sécurité, de travail, de bien-être et de repos, la France n'attend qu'un mot du Président. Ne craignez-vous pas qu'il ne dise ? Si vous croyez que le pays est derrière vous, c'est une étrange illusion dont vous ne tarderez pas à être dérompés.

"Peut-être le Président s'est-il aussi aliéné quelques esprits pour avoir pensé qu'il devait à l'union des deux grands pouvoirs de l'Etat de ne gouverner qu'avec vous, membres de la majorité ? Nous ne serions pas étonnés qu'il eût compromis quelque peu sa popularité, en contre-signant vos lois sur l'enseignement, sur l'électorat et sur la presse. Mais ce qu'il a pu perdre de terrain en vous suivant, il le gagnerait dans un seul jour, s'il venait enfin, vous retirant la confiance qu'il vous avait accordée, vous demander ce que vous en avez fait dans l'intérêt du peuple.

"Vous avez fait pour vous la loi sur l'enseignement, la loi électorale, la loi sur la presse. Quelle loi avez-vous faite, quelle loi avez-vous conçue pour les classes laborieuses ? Aux travailleurs des champs, vous n'avez pas même donné la réforme hypothécaire, que le gouvernement du Président vous a depuis longtemps demandée pour eux. Aux travailleurs des villes, vous faites toujours attendre, et les travaux du chemin de fer de Paris à Avignon, dont ils devraient être en possession depuis plusieurs mois, et la diminution de l'impôt sur les sucres, dont le ministère a depuis longtemps aussi pris l'initiative.

"Que pourriez-vous répondre au Président, à qui vous demandez d'adresser à l'Assemblée son message annuel, que pourriez-vous lui répondre s'il vous sommait de lui dire ce que vous avez fait pour le peuple, vous, hommes de la gauche, hommes de la droite, qui ne voulez rien que le rétablissement de vos privilèges, qui vous muez aujourd'hui dans une pensée commune d'hostilité contre l' élu de la

dans un lieu de danger ; que si nous perdions du temps, les ténébreux venant à nous prendre par un temps semblable, ne devant pas apercevoir les étoiles pour nous guider, nous nous exposions à périr tous ensemble ; bref, il fut décidé que nous continuerions notre marche avec vigueur. Je ne m'y opposais pas, mais j'éprouvais dans mon cœur une peine et une inquiétude bien vive, au sujet de notre malheureux compagnon de voyage.

Nous arrivâmes à notre but, un peu avant le coucher du soleil ; et au jour formant, arriva celui qui avait été le sujet de notre inquiétude. Nous nous trouvions sur la rivière creuse tributaire de la Rivière Pembina. Plusieurs méfis y faisaient leurs provisions d'hiver ; les bisons étaient en assez grande abondance, à peu de distance de là. Chacun avait de grandes quantités de viandes fraîches en éclafaud. Ces éclafauds, sont des plate-formes assez élevées de terre pour n'être pas à la portée des chiens. Je commençai dès le soir, à y exercer les fonctions du ministère ; je fis deux baptêmes, et j'administrai le sacrement de pénitence ce soir-là et les deux jours suivants ; de plus, j'y bénis un mariage. Chacun éprouvait la douce joie d'une âme en paix.

A une petite journée, sur une rivière nommée "Manabiganan," (là où l'on prend de la terre blanche), se trouvaient encore quelques familles ; nous nous y rendîmes assez tôt pour que j'eusse le temps, le soir et le matin, de satisfaire à la dévotion de cette petite population.

Nous avions vu, dans le cours de la journée

quelques bisons sur notre route, qui avaient fait variété à la monotonie de notre marche. Nos chiens, malgré la pesanteur de leur charge, les ayant aperçus, donnèrent après eux à toutes jambes et descendant des côtes très élevées, arrivèrent au bas pêle-mêle, traînes, chiens et bagages. Ce fut un bonheur pour nous, car nous eussions couru longtemps avant de les rejoindre.

En partant de Manabiganan, nous avions traversé d'une journée de marche pour arriver à la queue de la montagne de la Tortue. C'est un endroit très dangereux, à cause des vents qui ont coutume de s'y faire sentir avec violence. Un méfis y succomba, victime d'une de ces tempêtes, l'an dernier, et un autre s'y gela les deux pieds assez fortement pour en perdre tous les doigts. Nous arrivâmes heureusement à ce quartier d'hiver ; c'est un petit village composé de 30 maisons, faites de bois rond et couvertes en terre, contenant environ vingt familles. Tous y étaient aussi dans l'abondance de vivres ; ici, comme dans le premier poste, le rum qu'y envoyait la compagnie de la Baye d'Hudson y causait les effets d'ivrognerie qui lui sont propres. Nous aurions ici la population la plus heureuse si la compagnie, par pitié pour l'humanité, voulait cesser ce commerce, que je ne sais comment qualifier.

La consommation de vivres occasionnée par nos chiens nous pressait de hâter les affaires, et pour cet effet je passai presque les nuits entières à entendre les confessions. Une journée de marche, c'est-à-dire environ 20 lieues, séparait ce poste de celui du milieu de

la montagne, que nous cotoyons du côté Sud, ce lieu s'appelle "ot accowabiwins," (lieu d'où l'on observe ce qui se passe au loin) quinze ou vingt familles y étaient cantonnées. J'y fus occupé, comme ailleurs, une partie de la nuit et le lendemain. Le matin, 25 janvier, j'annonçai à la messe qu'on ferait une croix dans le courant de la journée et que vers le soir, on irait l'arborer sur le mont "otaccanabivwin" qui domine toute la montagne et qui est à peu près à 800 pieds au dessus du niveau de la prairie ; puis, que l'on dédierait ce mont à l'apôtre des nations, le suppliant, par le zèle qu'il avait déployé pour la conversion des gentils, d'obtenir du Dieu des miséricordes la conversion des peuples nombreux qui habitent les vastes prairies que cette montagne commande.

Le 26, je devais me trouver seul, avec un compagnon pour continuer ma route. Comme mes chiens commençaient à être fatigués, deux jeunes méfis s'offrirent à m'accompagner généreusement avec leurs propres chiens ; ils voulaient que je ne fisse traîner ; j'y consentis avec peine, parce que cette nouvelle manière de voyager nécessitait un plus grand nombre de chiens et que je ne connaissais pas le degré d'aisance ou de malaise où j'aurais pu me trouver le camp voisin. Nous marchâmes une journée entière pour arriver à la tête de la montagne. Ce que j'avais appréhendé n'était, hélas ! que trop vrai. Un camp de Sautaux affamait les méfis qui s'y trouvaient en petit nombre. La nation des Sautaux en général, est le peuple le plus fainéant et plus incendiaire

que je connaisse. Il est le fléau des méfis qui sont industrieux à la chasse, et contraincés à en soutenir les fatigues ; aussi les Sautaux les poursuivent-ils pour vivre presque exclusivement à leurs dépens. Le manque d'abondance me décida à ne retenir qu'un homme et une traîne et à renvoyer l'autre homme avec ses chiens, afin d'épargner la dépense de vivres. J'exerçai les fonctions du ministère parmi les méfis, mais les Sautaux qui s'y trouvaient et que je connaissais du veille d'été, firent insensibles, comme ils l'avaient toujours été. Cependant je leur parlai assez fortement pour espérer, qu'avec la grâce, ces semences pourraient germer par la suite.

Je desinai de la traverser à un point de la Rivière à la Souris, dans la direction Nord-Ouest, où se trouvait un camp de méfis. Je partis donc de la tête de la Montagne avec celui de mes jeunes méfis qui m'avait paru le plus agile. L'atmosphère était chargée d'une épaisse brume, cependant à l'aide d'une aiguille aimantée j'espérais que nous pourrions nous diriger juste ; mais hélas ! je m'aperçus que presque aussitôt après notre départ, mon jeune guide s'écarterait et ne voulait pas se fier au compas. Il disait se reconnaître partout et assurait qu'on allait arriver, avant la nuit, au but désiré. Nous marchâmes ainsi, à la raquette, jusqu'à soleil couchant ; alors le vent s'éleva et une poudrière effrayante nous força de nous arrêter. Nous étions au milieu d'une immense prairie, sans bois, sans feu, sans abris ; nous n'avions ni bu, ni mangé depuis notre départ ; mon compagnon avait même

oublié ses couvertures. Il ne nous restait qu'une robe de bain et une couverture. Nous fîmes un trou dans la neige et nous pressant l'un contre l'autre, nous nous y blottîmes du mieux qu'il nous fut possible. En moins de cinq minutes, une masse de neige nous recouvrait et une humidité froide mouillait nos habits. Néanmoins, la fatigue extrême et la faiblesse supplantaient un bien-être, nous sommeillâmes un peu. Le lever était redoutable. Un froid vivait succédait à la tempête et nous sentions nos habits humides. Cependant, il n'y avait pas à hésiter, il fallait marcher. Mon avis était de rebrousse chemin ; mais mon guide ne pouvait supporter l'idée de la confusion qu'il éprouverait, à retourner ainsi, et me faisait toujours espérer que nous étions près. Nous marchâmes donc jusqu'à dix heures, et nous nous trouvâmes alors sur une butte très élevée, et n'apercevant devant nous, à perte de vue, qu'une mer de neige sans apparence de bois, je réussis à persuader à mon compagnon de nous en retourner. La distance nous paraissait longue, et nos jambes étaient affaiblies par le manque de nourriture ; de plus une transpiration forte et constante, depuis deux jours, avait excité en nous une soif ardente, qui nous tourmentait encore bien plus que la faim. Mon compagnon s'était gelé un doigt des pieds ; pour moi, je m'étais gelé et dégelé le nez, quatre fois, malgré tous les soins que je pus prendre de me défendre du froid.

(A continuer.)